

# Vattimo et les mains sales de Heidegger

François RASTIER

Directeur de recherche  
frastier@gmail

**Résumé.** Gianni Vattimo, philosophe de la déconstruction, a récemment salué le courage de Heidegger dans son engagement nazi. Accompagné de critiques envers Marc Bloch et Ernst Cassirer, son propos le conduit à délégitimer la justice internationale et les droits de l'homme.

**Mots-clés.** Vattimo, Heidegger, Bloch, Cassirer, déconstruction.

Personnalité internationale de la Déconstruction, Gianni Vattimo, directeur du célèbre ouvrage collectif *Il pensiero debole*<sup>1</sup>, se présente comme un « chrétien hétérodoxe et nostalgique. » Ancien élu du Parti Radical, il reste une figure du radicalisme universitaire. Son dernier livre traduit en anglais, *Hermeneutic Communism*, est sous-titré « De Heidegger à Marx ». Député européen de l'Italie des valeurs, il se revendique à l'occasion de Mao.

Après la parution de la traduction italienne du livre d'Emmanuel Faye *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*<sup>2</sup>, il a d'abord exprimé son indignation dans un entretien avec Bruno Giurato, publié dans *Lettera 43*, le mercredi 26 mai 2012, sous le titre *Heidegger, maestro nazista*<sup>3</sup> ; puis dans *La Stampa* du 2 juin par un article intitulé *Ma Heidegger non era nazista*.

Chacun sait que Heidegger était nazi, fait historique largement établi de longue date, mais le livre d'Emmanuel Faye ne se satisfait pas de l'éternel retour de cette certitude : il montre que *sa philosophie* l'était, à la lumière notamment de ses cours des années 1933-35 conservés à Marbach et de textes parus récemment qui justifient « l'extermination totale » et approuvent motorisation de la *Wehrmacht* comme « un acte métaphysique »<sup>4</sup>. Dès lors, comment maintenir les considérations élevées qui accompagnent ordinairement la lecture de Heidegger ? Comment conférer un statut philosophique à l'appel au meurtre de masse ? La question qui se pose à présent n'est donc pas d'établir les faits historiques, ni d'ouvrir un procès philosophique tardif et déplacé, mais de savoir selon quelles guises aborder le corpus disponible.

Vattimo met la thèse de Faye au compte d'un cartésianisme bien français<sup>5</sup> : ce cliché essentialiste ne peut faire oublier que la France est de longue date le centre mondial de l'heideggérisme (de Jean Beaufret à Jacques Derrida et de Jean-Luc Marion à Jean-Luc Nancy).

À défaut d'aborder le thème philosophique du livre de Faye, Vattimo approuve Heidegger pour son courageux engagement nazi : « Heidegger, en adhérant au nazisme, a fait une action courageuse. [...] Il est monté au créneau, il a mis en œuvre sa conception personnelle d'intellectuel engagé. Qu'ensuite ce soit une idée erronée, c'est une autre histoire. Mais il s'est sali les mains. »<sup>6</sup> Vattimo reprend aussi cette phrase du Maître, *Wer gross denkt, muss gross irren* : « Qui pense grandement doit se tromper avec grandeur » (Heidegger faisait ainsi l'éloge de sa propre grandeur et se plaçait au-delà du Bien et du Mal).

Cet argument revient dans le discours rouge-brun d'une certaine pop philosophie d'aujourd'hui. Ainsi, dans *In the Defense of lost Causes*, Žižek affirme nettement que Heidegger est grand *non malgré* son engagement nazi, mais *grâce* à lui, et critique même Hitler pour n'avoir pas été « assez violent »<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Feltrinelli, Milan, 1983, avec P. A. Rovatti.

<sup>2</sup> *Heidegger, l'introduzione del nazismo nella filosofia*, L'asino d'oro, édité par Livia Profeti.

<sup>3</sup> [http://www.lettera43.it/cultura/heidegger-maestro-nazista\\_4367549661.htm1](http://www.lettera43.it/cultura/heidegger-maestro-nazista_4367549661.htm1)

<sup>4</sup> On avait longtemps cru pouvoir dissocier les opinions, cours et discours de l'universitaire nazi des écrits fondateurs du philosophe. Cependant, la publication en 2001 du volume qui contient les tomes 36/37 des *Œuvres complètes* (*Gesammelte Ausgabe*, désormais *GA*) rend impossible cette dissociation : Heidegger y formule notamment le programme de « l'extermination totale » de l'ennemi intérieur [« mit dem Ziel der völligen Vernichtung », p. 91], tout en donnant une définition raciale de la vérité. Cette publication, programmée par le Maître lui-même, intègre pleinement à son œuvre philosophique ce genre de propos. Formulé en 1933-1934, ce programme sera validé en 1942, lors de la mise en œuvre de la « solution finale » : Heidegger écrit alors que l'extermination (*das Vernichten*) est ce qui « assure [...] contre la décadence » (*GA*, 50, p. 70).

<sup>5</sup> « Heidegger era anti-illuminista, anti-cartesiano. E si sa che i francesi, quando viene toccato Cartesio, non la digeriscono. » [Heidegger était anti-lumières, anti-cartésien. Et l'on sait que les Français, quand on touche à Descartes, ne le digèrent pas.] D : In gioco ci sarebbe quindi un'incompatibilità «genetica» tra tedeschi e francesi? [Il y aurait donc dans l'affaire une incompatibilité «génétique» entre Allemands et Français ? R : Senz'altro. [Tout à fait.]

<sup>6</sup> « Heidegger, con la sua adesione al nazismo ha fatto un'azione coraggiosa. [...] È sceso in campo, ha realizzato la sua personale idea di intellettuale engagé. Che poi fosse un'idea sbagliata è un'altra storia. Ma si è sporcato le mani. »

<sup>7</sup> Cf. Slavoj Žižek. "Why Heidegger Made the Right Step in 1933." in: *International Journal of Žižek Studies*. Vol. 1, No. 4., 2007 : «Heidegger is 'great' not in spite of, but because of his Nazi engagement». En ligne : <http://www.egs.edu/faculty/slavoj-zizek/articles/why-heidegger-made-the-right-step/>

Alors que l'engagement nazi de Heidegger fut longtemps minimisé, considéré comme temporaire, Vattimo l'assume remarquablement et défend l'intellectuel « engagé » (en français dans le texte). L'argument laisse rêveur : un engagement politique serait-il indépendant de toute considération éthique ? « C'est une autre histoire », élude Vattimo, sachant que l'éthique reste absente de toute l'œuvre de Heidegger.

On reconnaît cependant là un éloge discret de la Volonté en elle-même et pour elle-même, thème « héroïque » de Nietzsche devenu typiquement totalitaire depuis Mussolini<sup>8</sup>.

Enfin, quand Vattimo reconnaît à Heidegger le mérite des « mains sales », par allusion à Sartre, il met l'engagement nazi sur le même plan que l'engagement « de gauche ».

Mieux, Heidegger aurait eu le courage de maintenir ses positions après la guerre – ce qui le pose en rebelle romantique, alors qu'« on aurait attendu de lui une « conversion » publique aux valeurs « humaines » de l'Occident vainqueur. »<sup>9</sup> Passons sur la conversion publique, que personne n'exigeait et qui évoque cependant l'Inquisition. Mais l'argument surprend : les Allemands ne seraient-ils pas des occidentaux ? (Certains en faisaient des nordiques) ; les Russes ne sont-ils pas aussi des vainqueurs ? De fait, la pointe de l'argument est tournée, non vers l'Allemagne hitlérienne, mais vers les États-Unis. Par un geste caractéristique de la logique déconstructive, Vattimo renvoie en effet l'hitlérisme et l'atlantisme dos à dos, tout en les mettant sur le même plan : [« Il est plus raisonnable de conclure que Heidegger ne pensa jamais pouvoir se placer du point de vue de la vérité absolue : ni quand il choisit Hitler, ni après, quand il aurait dû devenir un philosophe discipliné, « démocratique » et atlantique. »]<sup>10</sup>

D'une part Heidegger s'est bel et bien placé du côté de la vérité hitlérienne absolue, quand par exemple, dans *Sein und Wahrheit* il fixe le but d'une extermination totale<sup>11</sup>. D'autre part, personne n'a exigé qu'il devienne atlantiste. Mais l'essentiel reste l'insinuation que la « démocratie » ne serait qu'un conformisme, voire un absolutisme mensonger (les guillemets l'attestent), comme pour les valeurs « humaines » mentionnées plus haut. C'est d'ailleurs une des constantes de l'heideggerisme radical de dénoncer les droits de l'homme et la démocratie comme des leurres<sup>12</sup>. Ce point rapproche bizarrement ce courant déconstructif de l'extrême-droite radicale ; mais il serait discourtois d'insister.

Peut-on cependant ajourner le bilan de la philosophie nazie ? La « pensée faible » dont se revendique Vattimo s'accommoderait-elle d'un éloge de la force ? Cela risquerait de ravalier la philosophie au rang d'une idéologie dangereuse.

En position défensive, Vattimo attaque alors la mémoire de deux intellectuels juifs antifascistes, Ernst Cassirer et Marc Bloch<sup>13</sup>. Il fait d'abord de Marc Bloch, héros de la résistance, un partisan de Staline. Étrange judéo-bolchevique... Chacun sait que Bloch, torturé par la Gestapo, puis fusillé, n'était pas communiste et que son mouvement, Franc-tireur, ne l'était pas non plus. Pourquoi l'évocation d'un stalinien imaginaire disculperait-elle un nazi authentique ?

D'autre part, Vattimo insinue que Cassirer, pouvait se permettre d'être rationaliste<sup>14</sup> parce que membre d'une riche famille hambourgeoise. Hélas, le stéréotype du ploutocrate juif transparait ici. Vattimo lui oppose l'image d'un pauvre Heidegger, avec son disciple Gadamer, lisant *Guerre et paix* à la lumière d'une unique chandelle (les temps étaient durs, ils n'en avaient qu'une)<sup>15</sup>. Alors même que Heidegger a toujours perçu son confortable salaire, Cassirer avait perdu le sien dès 1933, en vertu d'une loi que le Recteur Heidegger, prétendue victime à la chandelle, mettait en œuvre avec zèle.

Protégé en quelque sorte par son exil forcé, Cassirer n'aurait pas eu à choisir et ne fut ni stalinien ni nazi : Vattimo insinue ainsi qu'il n'aurait pas pris parti contre le nazisme et laisse ainsi ouverte l'éventualité d'une complaisance, alors même que Cassirer publie en 1932 *La philosophie des lumières (Die Philosophie der Aufklärung)* et que son dernier livre, *Le*

<sup>8</sup> Le film culte de Leni Riefenstahl sur Hitler s'intitulait d'ailleurs *Le triomphe de la Volonté*.

<sup>9</sup> « Ci sarebbe aspettati da lui una publica « conversione » ai valori « umani » dell'Occidente vincitore. » (*Stampa*).

<sup>10</sup> « E' più ragionevole ritenere che Heidegger non pensò mai di potersi mettere dal punto della verità assoluta : ne quando scelse Hitler, né dopo, quando avrebbe dovuto fare un filosofo disciplinamente « democratico » et atlantico. »

<sup>11</sup> Voir aussi : « In jedem neuen Augenblick werden sich Führer und Volk enger verbinden, um das Wesen ihres Staates, also ihres Seins zu erwirken » (DLA, Marbach. Cf. Faye 2005, pp. 230-231).

« À chaque nouvel instant, le Führer et le peuple se lieront plus étroitement, afin de mettre en œuvre l'essence de leur état, donc de leur être » (*Staat et état* n'ont rien ici d'ontologique et désignent le *Reich*).

<sup>12</sup> Voir aussi Giorgio Agamben sur les « cosiddetti valori e diritti umani » [les « prétendus valeurs et droits humains »] (*L'aperto*, Turin, Bollati Boringhieri, 2002, p. 24).

<sup>13</sup> « Molti intellettuali dell'epoca, dallo storico Marc Bloch al critico letterario György Lukács erano dalla parte di Stalin ». [Beaucoup d'intellectuels de l'époque, de l'historien Marc Bloch au critique littéraire György Lukács étaient du côté de Staline.]

<sup>14</sup> À la question « mais tous les intellectuels de l'époque étaient-ils ainsi implacablement embrigadés par le stalinisme [c'est implacablement schierati] », Vattimo répond : « Il filosofo Ernst Cassirer no, lui era un illuminista, ma poteva permetterselo: era un ricco amburghese. Se ne andò, come ebreo dovette fuggire dalla Germania nazista, ma non fu costretto a prendere posizione. In Germania erano tempi duri per tutti, comunque. Gadamer mi raccontava che lui e Heidegger si trovavano a casa sua a leggere *Guerra e Pace*, a lume di una sola candela. Non ne avevano altre. [Le philosophe Ernst Cassirer, non, lui était un homme des Lumières, mais il pouvait se le permettre : il était un riche hambourgeois. Il partit, en tant que juif il dut fuir l'Allemagne nazie, mais il ne fut pas contraint de prendre position. En Allemagne, cependant, les temps étaient durs pour tous. Gadamer me racontait que Heidegger et lui se retrouvaient chez lui pour lire *Guerre et paix*, à la lumière d'une seule bougie. Ils n'en avaient pas d'autre.] »

<sup>15</sup> Scène touchante où, sans doute coiffés du bonnet de coton souabe qu'ils arborent sur des photos d'époque, les philosophes méritants mais nécessaires évoquent dans cette veillée des chaumières le célèbre tableau *Der Arme Poet*, sans paraître s'aviser du ridicule de ce caravagisme biedermeier.

*mythe de l'Etat*, paru posthume en 1946, articule une réponse philosophique approfondie tant à Rosenberg<sup>16</sup> qu'à Heidegger<sup>17</sup>.

À la veille de sa mort, Cassirer formulait un projet qui dépasse même le nazisme pour englober toutes les théologies politiques : celui de se mettre à « étudier soigneusement l'origine, la structure et la technique des mythes politiques » ce qui permettra de « regarder l'adversaire en face afin de savoir comment le combattre »<sup>18</sup>. À lire l'argumentaire de Vattimo, il semble que ce programme n'ait rien perdu de son actualité.

À supposer même que des philosophes français aient eu besoin d'un Allemand pour penser, on peut s'étonner que malgré leur prétendu cartésianisme « génétique », à l'issue de la journée des dupes connue sous le nom de « controverse de Davos », ils aient choisi Heidegger plutôt que Cassirer.

La pensée de Cassirer au demeurant ne se réduit pas à une rémanence du rationalisme classique, car il considère le concept de raison comme inapproprié pour décrire les formes de la culture dans leur diversité (cf. *l'Essai sur l'homme*). Il trace le programme d'une philosophie des cultures que l'heideggérisme, crispé sur une obsession identitaire travestie en ontologie, n'a fait que retarder.

Pour éviter la question philosophique, Vattimo campe enfin un Heidegger victime d'un procès posthume : « Disons que la philosophie de Heidegger, en tant qu'elle est inspirée par le nazisme, est ici l'objet d'une sorte de procès de Nuremberg, dans lequel on juge au nom de l'humanité même, en la reconnaissant, ou en cherchant à la montrer, comme inhumaine et donc impraticable pour quiconque veut rester fidèle à sa propre nature. Si nous remarquons dans cette posture un certain esprit proche de la "lutte contre le terrorisme international", qui est devenu la pensée commune de l'Occident depuis le 11 septembre, pécherons-nous par une politisation excessive ? »<sup>19</sup>

Vattimo imagine ainsi un paradoxe de Nuremberg : on ne peut juger au nom de l'humanité, car il serait inhumain de juger en ce nom quiconque veut rester fidèle à sa propre nature. L'identitaire (sa propre nature) s'opposerait ainsi à l'humanité et rendrait donc absurde la qualification de crime contre l'humanité. L'argument fut au principe même de la lutte de la doctrine nazie contre les Lumières, puis dans la dénonciation de Nuremberg comme « justice de vainqueurs »<sup>20</sup>. Bref, la justice internationale se trouve ainsi délégitimée dans son principe, et assimilée à l'arbitraire bushien de la lutte contre le terrorisme international. Dans cette confusion, voici Heidegger arbitrairement détenu dans un Guantanamo théorique sous la garde sourcilieuse d'Emmanuel Faye.

L'enjeu n'est pas seulement théorique et Vattimo avait déjà formulé son argument quelques mois auparavant à propos des criminels de guerre serbes : « Je peux dire que si quelqu'un, un serbe, ne se sent pas moralement inférieur parce qu'il tue des bosniaques, alors que je me sens supérieur à lui, alors il cesserait d'être humain ? Il est dangereux d'assimiler l'être humain à notre humanité. Je décrirai cela d'une autre manière, en disant qu'il y a des gens avec qui ne je partagerai jamais un dîner, mais de là à dire qu'ils ne sont pas humains... "Il y a maintes demeures dans la maison du Père".<sup>21</sup>» Vattimo tenait ce propos alors même que Ratko Mladic, enfin arrêté le 26 mai 2011, comparait devant le Tribunal pénal international pour la Yougoslavie (TPIY), notamment pour le massacre de Srebrenica, qualifié de crime contre l'humanité et de génocide. Peu fréquentable, le bourreau risque que de ne pas être convié à la table de Vattimo, mais la sanction reste légère, puisqu'un Dieu nietzschéen l'accueille, au-delà du Bien et du Mal, dans une de ses demeures.

Vattimo se montre plus sévère pour la justice internationale qui prétend juger les responsables de génocides, anciens ou récents. Il place d'abord la question sur le plan d'une échelle de supériorité morale : juger serait se sentir moralement supérieur et le jugement d'un crime contre l'humanité consisterait à exclure l'accusé de l'humanité. Or, bien au contraire, la justice internationale ne fait pas la morale : elle qualifie des crimes – et réintègre le bourreau dans l'humanité dans l'humanité commune au-dessus de laquelle il a voulu s'élever par le crime.

<sup>16</sup> *Le mythe du 20e siècle* [Der Mythos des zwanzigsten Jahrhunderts], 1930.

<sup>17</sup> Heidegger développe une vision passive de la culture, l'individu étant simplement « jeté là », sa mission créatrice étant dévolue à la *Gemeinschaft*, dont l'artiste et le penseur savent écouter la voix originelle enracinées dans le *Volk*.

<sup>18</sup> Cassirer, Ernst (1993) *Le mythe de l'Etat*, trad. fr. B. Vergely, Paris, Gallimard, p. 400.

<sup>19</sup> « Diciamo che la filosofia di Heidegger, in quanto ispirata al nazismo, è qui oggetto di una sorta di processo di Norimberga, in cui la si giudica in nome della stessa umanità riconoscendola, o cercando di mostrarla, come disumana e dunque impraticabile da chiunque voglia restare fedele alla propria natura. Se avvertiamo in questa impostazione un certo spirito affine a quello della « lotta al terrorismo internazionale » che è diventato il pensiero comune dell'Occidente dall'11 settembre in poi pecceremo di eccessivo politicismo ? » (*La Stampa*, loc.cit.).

<sup>20</sup> La notion d'humanité et les droits de l'homme restent inacceptables pour les heideggériens conséquents, puisqu'ils fondent l'identité dans l'appartenance à la Communauté ou *Gemeinschaft*. Jean-Luc Nancy, théoricien de la Communauté (qui fut jadis un thème pétainiste majeur) écrit ainsi dans sa postface à *Vengeance* de Robert Antelme (Hermann, 2010, pp. 39-46) : « L'« homme » est un universel sans réalité tangible et qui ne vaut que ce que vaut la suspension de la croyance » (p. 42). « Nous devons être capables de discerner les effets sournois de la victoire sur les fascismes » (p. 45). « Nous avons connu depuis 1945 bien d'autres prétendues figures du Mal [que l'Allemagne], nous avons vu se reformer un esprit de croisade où le désir de vengeance se flatte d'agir au nom des valeurs de la démocratie, du droit et de l'humanisme » (p. 44). Ainsi, la date de 1945 n'est-elle pas celle d'une libération, mais d'une catastrophe rampante : cela délégitime Nuremberg, la justice internationale, la démocratie et les droits de l'homme, tous « effets sournois de la victoire sur les fascismes. »

<sup>21</sup> « Posso dire che se uno, un serbo, non si sente inferiore moralmente perché uccide dei bosniaci, mentre io mi sento superiore a lui, allora lui smette di essere umano? È pericoloso identificare l'essere umano con la nostra umanità. Io lo descriverò in un altro modo, dicendo che ci sono persone con le quali non andrei mai a cena insieme, ma da lì a dire che non sono umani... "Nella casa del Signore ci sono molte dimore". » (Gianni Vattimo in conversazione con Daniel Gampfer. Addio alla verità. Ma quale?, *Micromega*, 2011, 5, p. 79). Je m'appuie ici sur l'analyse de Livia Profeti, « Eresie cattoliche », *Left*, 30, 2011, pp. 54-56.

Par ailleurs, le concept d'humanité serait ethnocentrique, donc dangereux (« Il est dangereux d'assimiler l'être humain à notre humanité. »). Il n'existe donc pas plus d'humanité que de droits de l'homme, il n'existe que l'être humain — celui de la philosophie existentielle heideggérienne.

Dans l'argumentation antinomiste de notre déconstructeur, le sentiment intérieur du tueur reste alors le seul critère applicable. S'il a bonne conscience et « ne se sent pas inférieur moralement », pourquoi et comment le juger ? Puisque le sujet prime sur l'humanité, le danger réside non dans le meurtre de masse, mais dans la volonté de justice et la prétention à la vérité historique : « Ce que je nie est la prétention à la vérité indépendante d'un exemple concret [*paradigma*]. Cela me semble dommageable et philosophiquement erroné, mais c'est exactement ce que fait l'autorité : parler au nom de la vérité.<sup>22</sup>»

Vattimo ne nie certes pas l'établissement de vérités factuelles, en développant l'exemple des frasques de Berlusconi<sup>23</sup>, mais il refuse tout jugement qui serait le fait d'une autorité ; si bien que sa conception anecdotique de la vérité s'applique à la prostitution semi-mondaine et non au meurtre de masse.

Or, il ne s'agit pas aujourd'hui d'ouvrir un tardif Nuremberg philosophique, mais de savoir comment lire Heidegger, et dans quel corpus. Cet effort de compréhension met à profit les ressources de l'herméneutique philologique (ou « matérielle » dans les termes de Schleiermacher et de Szondi) et a renouvelé les études heideggériennes.

Affirmant enfin le prophétisme de Heidegger qui aurait anticipé la crise économique, Vattimo reprend d'un rabbin providentiel l'idée qu'Hitler était en avance sur son temps parce qu'il anticipait une mondialisation des banques et des gouvernements qui traite les hommes comme des numéros<sup>24</sup>. Ce serait là une « intuition heideggérienne. » Par une stratégie de brouillage, cet argument prive le nazisme de toute spécificité et de toute responsabilité : il serait devenu notre quotidien, le *nomos* de la terre mondialisée. Ce paradoxe de café-philos conclut parfaitement un propos révélateur. Vattimo jette le masque et croit sans doute pouvoir imposer cet aveu aux institutions et au public qui l'honorent.

Plus généralement, les réactions contre le livre de Faye marquent une inflexion. On passe peu à peu de la dénégation du nazisme de Heidegger à sa justification ; ainsi le titre du collectif *Heidegger à plus forte raison*, qui réunit ses principaux défenseurs français, pourrait-il bien être susceptible de deux lectures.

Dans d'autres secteurs, moins académiques et plus clairement politiques, on est passé du négationnisme à ce que j'ai appelé l'*affirmationnisme* : comme le nazisme aurait eu ses mérites, le thème de l'autoaffirmation (*Selbstbehauptung*), qui animait le Discours du Rectorat semble redevenu tentant.

Reste toutefois, pour un intellectuel « de gauche » comme Vattimo, l'embarrassante question du racisme. Vattimo reconnaît donc que Heidegger était nazi, mais maintient qu'il n'était pas raciste et sa philosophie non plus. Vattimo se défend donc d'être néo-nazi, ce qu'on lui accorde bien volontiers, et souligne, à propos du racisme, que « les multiples interprètes qui ont lu et utilisé Heidegger, même « de gauche », ne l'ont jamais remarqué »<sup>25</sup>. Il pense sans doute à ses collègues et disciples, mais ce conformisme académique de tradition gadamérienne fait l'impasse sur les multiples travaux d'auteurs comme Georges-Arthur Goldschmidt, Hassan Givsan ou Reinhard Linde. Il ignore délibérément, au-delà de des courriers du Maître, ses discours et mesures antisémites, comme sa revendication d'une *Rassegedanke*, pensée raciale qui dépasse l'ordinaire des persécutions pour fonder la philosophie même dans la vision du monde du *Volke* allemand.

Ce n'est pas faire injure au *pensiero debole* (ou *débolisme*) que de reconnaître la faiblesse de ses arguments. Reprise euphémique de l'*Abbau*, mise à bas ou destruction, selon Heidegger, la Déconstruction se veut une pensée critique, antirationaliste et privilégiant à ce titre les paralogismes, prenant comme principe le (bon) plaisir, d'où la séduisante facilité de son discours radical aujourd'hui mondialisé. Elle se trouve donc dans l'incapacité de contredire la thèse philosophique majeure du livre de Faye, étayée par une lecture serrée de l'ensemble du corpus heideggérien aujourd'hui accessible. Elle ne peut que s'enfermer dans un déni contrepointé par des justifications complaisantes.

---

<sup>22</sup> « Quel que nego è la pretesa di verità indipendenti dal paradigma. Mi sembra pregiudizievole et filosoficamente erroneo, ma è esattamente ciò che fa l'autorità : parlare in nome della verità. » (p. 78). Vattimo reprend ici la thèse nietzschéenne que la vérité n'est que le mensonge oppresseur d'autorités illégitimes, thèse devenue un lieu commun de la déconstruction et encore illustrée par son « Addio alla verità » (2009).

<sup>23</sup> À la question : « Dans quels cas, toutefois, pourrions-nous accepter des usages bien définis de la vérité ? [In quali casi, tuttavia, potremmo rivendicare determinati usi della verità ?] », Vattimo se répand sur les prostituées mineures que fréquentait Berlusconi et conclut : « Ces faits sont vérifiables. Je ne nie pas cet usage de la vérité [Questi fatti son verificabili. Non nego quest'uso della verità] » (p. 78).

<sup>24</sup> « Ascoltai la lezione del rabbino americano Richard L. Rubenstein. Lui sosteneva, non cinicamente ma abbastanza freddamente, che Hitler aveva solo anticipato i tempi. Aveva cominciato a trattare gli uomini come numeri. Cosa che adesso fanno l'economia, le banche, i governi. Alla fine è un'intuizione heideggeriana. » [J'ai écouté la conférence du rabbin américain Richard L. Rubenstein. Il soutenait, sans cynisme, mais assez froidement, qu'Hitler avait seulement été en avance sur son temps. Il avait commencé à traiter les hommes comme des numéros. C'est ce que font aujourd'hui l'économie, les banques, les gouvernements. Finalement, c'est une intuition heideggérienne.]

L'argument remonte en fait à Hamann qui dans son combat contre les Lumières s'adressait à Frédéric II pour dénoncer les « Arithméticiens politiques » (cf. Au Salomon de Prusse, in *Sämtliche Werke*, vol. 3, p. 57-60). Jean-Marie Paul note à son propos : « Il songe bien sûr aux mathématiciens ou autres savants français que Frédéric nourrit à sa table ou comble d'honneurs tels Maupertuis. Mais il dénonce en premier lieu un mode de penser qui réduirait la vie à des données mesurables et quantifiables. L'argument politique et social est déjà présent. La philosophie des Lumières est inhumaine et fait souffrir le peuple. Les sujets de Frédéric sont honteusement exploités. » (Des lumières contrastées : Cassirer, Horkheimer et Adorno, *Revue germanique internationale*, 3, 1995, pp. 83-101).

<sup>25</sup> « I molti interpreti che hanno letto e utilizzato Heidegger, anche « da sinistra », non lo hanno mai rilevato » (*La Stampa*). On connaît certes la notion gadamérienne d'*horizon d'attente*, qui concrétise et justifie le préjugé d'une communauté, mais l'herméneutique peut et doit même parfois articuler des lectures philologiques qui ne correspondent à aucun horizon d'attente.

La Déconstruction revendique l'irresponsabilité à l'égard des exigences philologiques, selon le principe heideggérien qu'il faut faire violence aux textes. Elle ne peut ou ne veut donc pas lire<sup>26</sup> ses propres textes fondateurs, dont elle voile par mille commentaires lénifiants la radicalité insane et cryptée. Ayant préparé ainsi son *étrange défaite*, elle se condamne à un double langage dont Vattimo donne ici un florilège édifiant et presque pathétique. Elle se prête ainsi au jugement que Cassirer portait en 1945 sur la philosophie qui avait favorisé le nazisme, celle de Heidegger notamment : « cette nouvelle philosophie a affaibli et lentement miné les forces qui auraient pu résister aux mythes politiques modernes. »<sup>27</sup>

Ces doctrines complaisantes avec la force minent en effet la vigueur critique de la philosophie, l'instrumentalisent ; c'est pourquoi Primo Levi considérait Heidegger comme un exemple majeur de « l'abdication intellectuelle »<sup>28</sup> — on ne saurait en effet considérer comme courageux un engagement nazi, aliénation délibérée de la liberté de penser.

Toute thèse philosophique doit en effet se prêter à *l'épreuve de l'étranger*, qu'il vienne de Mantinée ou d'Élée, peu importe. Chaque proposition peut être contestée par un inconnu qui survient et le philosophe doit en répondre devant tous. En cela, le vœu d'une extermination (*Vernichtung*) disqualifie toute philosophie qui appellerait au meurtre de l'étranger, celui qui, justement, pouvait objecter, restait irréductible.

Les livres portent aussi la parole de l'étranger et peuvent être victimes comme lui d'un feu « purificateur » : Heidegger l'invoqua pendant « l'autodafé symbolique » de livres (*symbolischer Verbrennungsakt von Schmutz- und Schundliteratur*) du 24 juin 1933, où il commença ainsi son *Feuerspruch* (GA 16, p. 131) : « Flamme, annonce-nous, éclaire-nous, montre-nous le chemin d'où il n'y a plus de retour »<sup>29</sup>.

Quand on a brûlé les œuvres des penseurs juifs, part notoire de la culture, comme Marx, Freud, Cassirer, sans même évoquer les philosophes arabes ou orientaux, l'épreuve de l'étranger devient impossible et la philosophie, privée de toute dimension critique, se ravale au rang d'une doctrine agressive.

N.B. — À paraître dans *Cités*, 2012 ; en traduction italienne partielle dans *L'Unità* (21/07/12), puis étendue dans *Alfabeta2*, octobre 2012, pp. 33 (*Le mani sporche di Heidegger e la strana disfatta di Gianni Vattimo*). J'ai plaisir à remercier Livia Profeti de son aide amicale.

---

<sup>26</sup> Aucun des philosophes heideggériens n'a signé la pétition internationale lancée par Emmanuel Faye pour l'ouverture des archives de Heidegger. Ils devraient pourtant brûler d'y accéder enfin et seront bienvenus sur [www.hermeneute.com](http://www.hermeneute.com).

<sup>27</sup> 1993, p. 396. Il ajoutait même : « Le réarmement militaire n'a été qu'une conséquence du réarmement mental introduit par les mythes politiques » (Cassirer 1993, 381).

<sup>28</sup> « L'abdicazione intelletuale » *I sommersi e i salvati*, Turin, Einaudi, 1987, p. 116-117.

<sup>29</sup> Faye, 2005, p. 91.